1RE ANNÉE — No 14 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 11 OCTOBRE 1902

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

Les numéros du mois d'octobre paraîtront le 11 et le 25.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO



1861 rue Ste-Catherine

TEL. BELL, EST 1395

Semaine du 13 Octobre

"SAPHO"

Pièce en 5 ac es.

Semaine du 20 Octobre

CHATEAU HISTORIQUE

Comédie en 3 actes.

Matinée : Samedi.
Soirée de Gala : Mercredi.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

SEMAINE DU 13 OCTOBRE

LES GOSSES

SEMAINE DU 20 OCTOBRE

CLAUDE MENNOTTE

Théatre de la Gaieté

1054 Rue Ste-Catherine

Mons. G. REY, *Directeur-Artistique.*

SEMAINE DU 13 OCT. 1902

LES PAUVRES DE PARIS

Tous les Jeudis, Soirées de Gala.
Matinées tous les jours. Prix des Places,
Soirées : 10, 20, 25 et 30c. Loge, 50c.
Matinées : 10, 15 et 20c, Loge, 30c.
Dames, 10c l'après-midi dans la galerie.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

Sous bois en Octobre

Près du bois mordu par l'automne
Et sous les nids vides d'oiseaux,
Le flot scande dans les roseaux
Un chant plaintif et monotone.

Des chuchotements familiers
Se croisent dans le vent qui passe,
Et, frissonnantes dans l'espace,
Les feuilles tombent par milliers.

Par instants, à travers les branches,
Le soleil darde un chaud rayon,
Et fait du rouge tourbillon
Un essaim troublant d'ailes blanches.

Sous les halliers et dans les bois,
Sur les grèves que l'onde effleure,
Tout sourit gaiment et tout pleure,
Tout gémit et chante à la fois.

C'est l'adieu touchant et suprême
Du bois sombre à l'été qui luit...
Tel, à son amant qui s'enfuit,
Une femme dirait : Je t'aime !...

JOSEPH NOLIN.

(Montréal).

Le Canada aux Canadiens

Le cri n'est pas nouveau, et depuis quelque temps, il semble se répéter avec un nouveau regain de faveur.

Ne laissons pas seuls aux échos qui le répercutent, le soin d'en faire vibrer l'atmosphère. Appliquons-en la pratique largement, libéralement à tous les talents canadiens qui peuvent ajouter un éclat plus vif à la gloire de la patrie.

Nous avons, en ce moment, un jeune compatriote qui, après de longues études à Paris, c'est-à-dire, au foyer même de l'art et de la science, revient chercher parmi les siens la sympathie et l'encouragement qu'il est en droit d'attendre de leur part.

Je veux parler de M. J. O. Marchand, architecte diplômé du gouvernement français.

Je n'ajouterai pas : Retenez bien ce nom, car la mémoire le gardera sans un effort. Je suis persuadée que d'ici à peu de temps, la ville de Montréal, en lui donnant à créer une œuvre magistrale, lui fournira l'occasion d'y graver un nom qui restera.

M. Marchand est le premier et le seul diplômé canadien du gouvernement français. Comprend-on bien tout ce que cela veut dire de travail incessant et ardu, de talent transcendant pour l'artiste et l'honneur que cette distinction vaut à notre pays ?

En louant le fils, cependant, je ne saurais oublier le père, qui, au prix de bien des sacrifices, n'en doutons pas, lui a facilité un stage de neuf ans à Paris, afin de lui permettre d'étudier et d'approfondir une science sérieuse, à l'inverse de tant d'autres dont l'insuffisance des études ne donne à peine qu'un frottis d'art. Noble exemple à donner qui aura peut-être des imitateurs.

M. J. O. Marchand a eu l'honneur d'être l'élève de M. G. Redon, architecte-conservateur du Louvre et des Tuileries, position si convoitée par les Grands Prix de Rome.

Après l'inauguration des splendides salles de Reubens, au Louvre, dont on avait confié le soin à M. Redon, j'eus la satisfaction intime de me rencontrer avec le maître.

Et c'est de sa bouche que je tiens les témoignages d'estime et de considération qu'il portait à son élève.

Il me raconta souriant, mais ému aussi, comment s'était présenté à lui ce jeune homme de dix-huit ans, arrivé en France seul, sans protection, mais plein de vaillante énergie, plein de confiance en ces Français qu'il ne connaissait pas et que les traditions de son enfance, la fidélité des souvenirs lui avaient appris à chérir comme autant de frères.

—D'où venez-vous, lui dit M. Redon de qui il sollicitait son admission à l'Ecole des Beaux-Arts.

—De l'autre côté, lui répondit simplement le jeune homme.

Et comme Redon un peu interloqué n'avait pas l'air de comprendre :

—Je suis Français, moi aussi, continua-t-il, Canadiens-français !

—Et tout de suite, dit Redon, je me sentis attiré vers tant de touchante simplicité. Je ne l'ai jamais regretté, c'est un de mes meilleurs et de mes plus brillants élèves, et les Canadiens devront être fiers de lui quand il retournera vers.... l'autre côté.

J'emmagasinai soigneusement dans un coin de ma mémoire ce trait charmant, sachant que j'aurais l'occasion de vous le raconter quelque jour.

Tous les prix que l'on peut remporter à l'Ecole des Beaux-Arts en dépit de la concurrence de très beaux talents, M. Marchand les a enlevés. Nommé titulaire, par la Société Centrale des Architectes de Paris, du Prix Chapelain, lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts, médaillé plus de dix fois, M. Marchand a mérité de plus d'être attaché, avec de bons appointements, au service d'architecte du ministère de la justice du gouvernement français, position enviable et qui ne s'accorde qu'au seul mérite.

A l'Exposition de 1900, notre distingué compatriote rendit encore d'importants services, en sa qualité d'architecte, au pavillon canadien. C'est l'hon. J. I. Tarte qui eut l'heureuse idée d'utiliser en notre faveur, l'habi-

leté et la compétence du jeune lauréat.

Enfin, pour couronner tant de succès, M. Marchand, après un examen sévère et redoutable, passé devant l'Institut de France, a obtenu le titre d'architecte diplômé du gouvernement français.

Voici quel était le sujet du concours auquel prirent part huit cents compétiteurs : Un hôpital avec dispensaire, qui comportait un rendu d'environ 100 pieds de dessin.

M. Marchand sortit victorieux de cette épreuve. Ses études étaient dorénavant terminées : on ne pouvait aller plus loin.

Immédiatement après, M. Marchand partit pour le Canada dans l'intention de s'y fixer. Au point de vue patriotique, je me réjouis de cette décision.

Je sais que des considérations d'ordre supérieur et de séduisantes promesses l'attiraient ailleurs, et, il était fort à craindre que ce talent fut perdu pour nous. Heureusement, que le cœur et le sang ont parlé plus haut encore, et il ne reste plus qu'à espérer que M. Marchand trouvera chez nous assez d'encouragement pour ne pas regretter de nous avoir beaucoup sacrifié.

Nous avons, en perspective des édifices—hopitaux civiques, bibliothèque publique—et autres monuments destinés à donner plus d'importance encore à notre large métropole. Confions-en les plans à un architecte-artiste dont on ne saurait mettre en doute la compétence.

Les œuvres resteront ; elles parleront encore quand nous ne serons plus, et, c'est d'elles que les générations futures, qui ne nous connaitront pas, apprendront si nous étions vraiment intelligents et gens de goût.

***

M. Marchand, par ses talents sans doute, mais aussi par l'entrainement et la culture supérieure qu'il a reçus là-bas, semble tout qualifié pour faire école ici.

Il y a quelques mois, je demandais dans le JOURNAL DE FRANÇOISE, d'envoyer à Paris quelques-uns de nos jeunes Canadiens et de les y préparer, pendant tout le temps nécessaire, à occuper dignement la chaire de littérature à l'Université Laval, et de doter, de cette manière, le Canada, de professeurs de premier ordre qui lui resteraient.

Eh ! bien, nous avons aujourd'hui, sans que la nation ait eu un sou à donner, un architecte diplômé de l'Ecole des Beaux-Arts, c'est-à-dire un maître en la matière ; profitons-en Pourquoi le gouvernement canadien ne fonderait-il pas un cours d'architecture pour donner la meilleure formation à nos jeunes architectes en herbe ?

Ce serait véritablement faire œuvre d'intérêt public et favoriser les progrès d'un art trop peu connu chez nous.

Quand donc s'intéressera-t-on sérieusement à un mouvement intellectuel ? Au-dessus de tous les conforts matériels sachons placer l'Art, l'Art sublime sans lequel la vie serait trop triste.....

FRANÇOISE.

L'action féminine dans le monde et chez nous

UNE circulaire de la Secrétaire du Conseil National des Femmes nous parvient, témoignant que l'Œuvre de Lady Aberdeen, non seulement s'affermit en ce pays, mais va s'étendant chaque année, renouvelant de par le monde comme une sorte de " chevalerie " armée pour le Bien et le Progrès. La devise de l'Ordre, on le sait, est la maxime évangélique : " *Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit à vous-même.*"

Elle indique assez son esprit et le rôle providentiel qu'il jouera en remontant le courant d'égoïsme, en combattant la philosophie " particulariste " des temps nouveaux.

L'Exposition Universelle de 1900 a paru à la promotrice du Conseil des Femmes, une excellente occasion de propagande. A bon droit elle jugea que les déléguées des différentes nations au Congrès Universel des Femmes, pouvaient naturellement devenir, une fois de retour dans leur pays, les apôtres de son idée ; — idée d'union pour le bien public de tous les talents, de toutes les bonnes volontés, de tous les dévouements féminins ; idée de fédération, en vue d'une plus grande puissance, des œuvres sociales fondées et dirigées par des femmes. Une séance de l'Exécutif du Conseil International des Femmes fut donc tenue à Paris à laquelle Lady Aberdeen vint d'Ecosse, assister. Avec le concours de Mme May Wright Sewell d'Indianapolis, qui venait de lui succéder comme présidente—elle organisa une série de réunions hebdomadaires dans le Palais des Etats-Unis dont l'hospitalité fut gracieusement offerte par le commissaire de la république Américaine.

Là, la belle cause de la charité internationale fut défendue *en français*, devant un auditoire cosmopolite, par des orateurs de toutes langues parmi lesquels des hommes d'état français.

Le précepte de la " solidarité humaine " y fut comme illustré en des exemples intéressants dans les témoignages de philanthropes des deux sexes, venus des latitudes les plus opposées depuis Java et la République Argentine jusqu'à la Suède. L'entente de l'organisation, l'esprit pratique anglo-saxons furent appliqués au fonctionnement de ces assemblées dont le succès fut grand. Le Canada, avec son Conseil des Femmes vieux déjà de quelques années, y fut cité en exemple de la possibilité de s'entendre sur des questions d'intérêt commun, entre partis politiques et religieux les moins réconciliables.

***

A cette initiative du Conseil International, à son exemple sont certainement dûs quelques-uns des fruits qu'on voit mûrir aujourd'hui dans le champ du *Féminisme*, en France où déjà le mot mieux compris ne fait plus peur.

Nous qui avons vu semer les premiers grains de la moisson actuelle, ici, aux Etats-Unis et jusqu'en France nous croyons juste de rendre à la femme d'intelligence et de cœur à qui elle revient, sa part d'honneur et de mérite dans le présent résultat.

L'Action Sociale de la Femme,—dont MM. Brunetière, Emile Olivier, Etienne Lamy, Jean Brunhes, l'abbé Lemire, Vandal, Doumic, etc, se sont faits les prédicateurs — sous un autre nom, n'est pas autre chose que le Conseil National des Femmes fondé par la noble anglaise que nous avons nommée. Et nous retrouvons avec plaisir dans la liste ci-dessus un apôtre converti qui, il y a à peine quelques années, devant un groupe de Canadiennes déclarait, avec un geste tranchant, que je vois encore, qu' " un abîme sé-

parait les Français des idées—qu'il défend aujourd'hui."

Ce Saul avant Damas ne tablait alors que sur le préjugé, certainement fort puissant en France, et, il oubliait de compter avec la traditionnelle générosité française—qui devait combler l'*abîme*.

Le but de l'association qui s'appelle l'*Action Sociale de la Femme* et s'honore de si brillants patrons, ne se formule pas autrement que l'Œuvre de Lady Aberdeen. C'est, dit le *Correspondant*, en annonçant la conférence de M. Vandal : " Une œuvre récemment éclose, grâce au zèle dévoué de quelques femmes d'intelligence et de cœur, ayant pour but de réunir dans un effort commun pour le bien du pays tant de bonnes volontés trop souvent annihilées par l'éparpillement et qui vont trouver, grâce au nouveau groupement, la cohésion qui assurera leur légitime et salutaire influence."

Ses œuvres et ses moyens d'action, pour confirmer la ressemblance, sont comme modelés d'après la Constitution et les *Rapports* du Conseil des Femmes :

L'*Action Sociale de la Femme*, pour ne signaler que ce point, est une œuvre *laïque* quoique fondée par de bonnes catholiques et patronnée par des prêtres.

Pour ce qui est des autres pays d'Europe, le Rapport de la secrétaire canadienne (Mme Willougby Cummings, 44 rue Dawson, *Toronto*), nous cite le procès-verbal du Comité Exécutif International, tenu à Copenhague au mois de juillet de l'année courante. Mme Sanford, de Toronto, y représentait la présidente du Conseil Canadien. Nous apprenons que l'Autriche et la Norvège forment à leur tour des *Conseils Nationaux de femmes*, ce qui portera à 18 le nombre des pays affiliés. Des renseignements intéressants viennent de la Nouvelle-Zélande, du Danemark, de l'Allemagne.

En Italie s'établit une bibliothèque circulante et s'organise (comme à Montréal) une exposition d'ouvrages pour l'encouragement des arts et des industries domestiques. Il me revient d'autre part que dans le même pays, les femmes prennent l'initiative d'une vigoureuse campagne contre le divorce. La République Argentine travaille comme l'a fait le Conseil Canadien à obtenir des meilleures lois pour la protection des femmes ouvrières dans les fabriques et les ateliers ; elle se félicite d'avoir fait nommer, elle aussi, des inspectrices des manufactures et—ce en quoi nous sommes dépassées—quelques représentantes dans les Commissions Scolaires. Le Conseil du Danemark a contribué à l'adoption d'une *loi des fabriques* et s'occupe d'en élaborer une en faveur des enfants maltraités, semblable au *Children's Aid Act* d'Ontario. Celui de l'Allemagne consacre ses efforts à faire élever encore davantage le niveau de l'éducation des filles. On ne peut qu'applaudir à ces démarches en constatant par les statistiques de ce pays, que le nombre des femmes y est infiniment supérieur à celui des hommes. Toutes ces femmes sans maris doivent donc être armées en vue de la lutte pour la vie et de la fondation de leur avenir.

Relativement au Conseil National de notre propre pays, la circulaire de la secrétaire nous annonce la prochaine apparition du *Rapport Annuel* qui sera mis en vente chez les principaux libraires. La session annuelle qui, cet été, eut lieu à St-Jean du Nouveau-Brunswick, a été particulièrement brillante. On y a constaté l'augmentation du nombre des conseils locaux.

Parmi les nouvelles des différentes villes affiliées je relève celle-ci venant de la plus coquette ville du Canada : London. Une pétition est présentée au Conseil de Ville le priant d'augmenter de 100 à 400 piastres, l'amende pour infraction à la loi, défendant de cracher sur les trottoirs. Les femmes de London ont la réputation de maîtresses de maisons accomplies. L'élégance et la propreté de leurs rues se ressentent de la bonne administration domestique. Mais ce dont il faut féliciter le conseil de cette ville, c'est d'avoir atteint le but si énergiquement poursuivi de concert avec sa spirituelle et vaillante présidente Mme Boomer, depuis sa fondation. L'enseignement des sciences ménagères est, grâce à ces dames, un fait accompli dans les écoles municipales de London. Chaque ville affiliée poursuit ainsi un objet particulier. A Montréal même, l'un des membres du "Conseil présidentiel," Mme Henri Gérin-Lajoie, comble une véritable lacune par la publication d'un ouvrage qui ferait honneur à un jurisconsulte de profession.

Son "Traité élémentaire de Droit Civil" pour la diffusion des principes du droit, fruit de plusieurs années d'études, a été d'emblée accepté par les premières institutions enseignantes de notre province. Telles sont, pour l'instruction des lecteurs qu'intéresse l'action sociale de la femme de par le monde, les dernières nouvelles. Pour nous Canadiennes-françaises qui nous désintéressons trop aisément des questions sociales, elles constituent un enseignement. Pour toutes, elles sont un encouragement et un aiguillon, en rappelant cette vérité toujours utilement répétée : que la femme a un devoir à remplir comme citoyenne, autant que comme mère de famille.

MME DANDURAND.

Feuilleton théatral

JE veux tout d'abord annoncer le concert que donnera le 17 de ce mois, à la salle Windsor, la nouvelle "étoile" canadienne, mademoiselle Béatrice La Palme.

Elive d'Arbos, notre jeune compatriote, s'était déjà fait remarquer, à Londres, comme une brillante violoniste, lorsque du jour au lendemain, poussée par une de ces vocations irrésistibles qui appelle le succès, Béatrice La Palme se fait chanteuse.

Artiste sincère et enthousiaste, on ne tarde pas à la faire entendre dans divers grands concerts et bientôt la reine Alexandra elle-même, alors princesse de Galles, séduite par la voix comme par la personne de la jeune cantatrice de vingt ans à peine, se charge de la "lancer."

Aujourd'hui, mademoiselle La Palme nous revient en passant seulement, après s'être acquise une belle réputation européenne. C'est une Canadienne-française qui nous fait honneur : sachons le reconnaître et sachons surtout le lui montrer, en lui donnant l'immense satisfaction d'un triomphe au milieu des siens.

***

Le "Monde où l'on s'ennuie" a obtenu aux Nouveautés un des succès les plus francs, les plus incontestés,

et nous pouvons bien le dire, les plus légitimes qu'ait encore remporté une pièce française à ce théâtre.

On sait la jolie définition que La Rochefoucauld a donné de la gravité : "La gravité, a-t-il dit, est un mystère du corps, inventée par les sots pour cacher le défaut d'esprit." Il aurait pu ajouter, et le défaut de cœur.

Ce semble être cette maxime qui a inspiré à Pailleron la fine satire du monde où l'on s'ennuie, le monde qui donne son nom à la délicieuse comédie. Ce monde pris sur le vif par le brillant auteur est plutôt restreint, mais ce qui donne à l'œuvre sa portée, c'est qu'en peignant certains salons parisiens, il a touché d'un doigt sûr un mal universel : l'hypocrisie mondaine.

Le "Monde où l'on s'ennuie" a été dans son ensemble très bien joué.

Il faut d'abord tirer de paix madame d'Artigny, qui a tenu avec dignité et beaucoup de bonne grâce, le rôle ingrat et difficile de la comtesse de Céran. Nous aurions voulu la voir dans la duchesse de Réville ; elle était pourtant tout indiquée pour ce rôle d'une aimable bonhomie.

Cependant, madame Jeannin a su être la joie de la pièce. Elle n'a peut-être pas joué la duchesse en grande dame, mais la bonté avenante qu'elle a répandue sur tout le personnage, lui donne beaucoup de charme.

Turcan représente le sous-préfet et Mlle Meissonnier, Mme la sous-préfète. Ils sont tous deux, des jeunes gamins, à qui on ne saurait en vouloir de leurs espiègleries.

Guiraud s'est montré l'excellent comédien que nous applaudissons toujours avec plaisir ; dans Roger de Céran il dit admirablement juste.

Davrohl joue Bellac. Il était parfait dans le Tholosan de "Nos Intimes" ; il n'est pas du tout Bellac. Le professeur est un niais, un fat, un prétentieux qui se gobe et se laisse gober. Dhavrol, lui, fait de l'ironie et le joue comme si "c'était arrivé." Mlle Dubruyne, MM. Darcy et Kelm, dans leurs rôles respectifs, complétaient un très bon ensemble.

Cette semaine on a donné avec grand succès "la Boule" de Meilhac et Halévy.

Nous tenons à féliciter la direction du choix judicieux de son répertoire. En toute part elle fait des efforts louables qui méritent l'encouragement du public montréalais.

Le "Théâtre des Nouveautés" est le premier théâtre de comédie que nous ayons et la troupe est de beaucoup supérieure à une troupe de province. On a dit que les prix étaient trop élevés. Je vous assure que nulle part en France vous trouveriez un fauteuil d'orchestre dans un bon théâtre, à moins de cinq francs et ça n'est pas aux taux modiques des "Nouveautés," que nous ferons jamais la fortune de ce charmant théâtre.

***

Le "Théâtre National" est en quelque sorte une institution canadienne, qui fait honneur à M. Georges Gauvreau. Cette entreprise théâtrale, commencée avec des ressources hasardeuses a vu venir à elle, grâce à sa bonne organisation, des générosités enthousiastes et elle est le triomphe, rare chez nous, de l'initiative privée.

Il serait assez difficile de classifier ce théâtre français. Je dirais qu'il tient à la fois du "Vaudeville" et de l' "Ambigu." La composition actuelle de la troupe, permet de passer de "Madame Sans-Gêne" aux "Deux-Gosses" et de remporter dans les deux pièces un légitime succès.

Mme Henriette Moret, la grande première, est une artiste supérieure, comme on en rencontre rarement dans une troupe locale. Elle a tout : l'école, la voix, le masque et le physique. Nous aimerions bien la voir plus souvent dans des rôles comme celui de la Maréchale Lefebvre ou bien encore comme celui de Claire de Beaulieu.

Et soit dit en passant, la direction devrait vraiment jouer de préférence le répertoire du "Vaudeville." Le "Maître de Forges" et "Madame Sans-Gêne" ont été sans contredit les deux meilleures semaines à ce populaire théâtre. Puisque l'essai a réussi, pourquoi ne pas le tenter de nouveau ?

Espérons qu'on y reviendra.

Cette semaine nous avons applaudi la vaillante troupe dans le grand drame militaire de Jules Mary "Sabre au Clair", et on nous promet bientôt les "Deux Gosses," ce chef-d'œuvre du mélodrame, actuellement en répétition.

Sous la direction artistique de M. Cazeneuve et avec des artistes comme madame Moret, Marguerite Audiot, une ingénue ravissante, et MM. Nangys, Hamel, Daoust et Palmiéri, nous pouvons bien augurer de la nouvelle saison du "Théâtre National."

***

Un directeur intelligent, M. Rey-Duzil, essaie avec succès, à la "Gaîeté" du genre en honneur à l' "Ambigu," le mélodrame à spectacle. Jusqu'à présent on a donné "La Porteuse de Pain," "La Grâce de Dieu" et "Marceau."

Le choix est heureux et bien fait pour charmer le public populaire, également sensible aux infortunes de l'héroïne qui triomphe toujours sur le coup de minuit des embûches tendues à sa vertu solide, et à la note d'un patriotisme, tout en dehors, comme celui de "Marceau." Et puis, je suis sûr que de l'avenue Papineau, on n'avait guère coutume de venir chercher à l' "Académie" ou au "Proctor" des spectacles lointains et coûteux. Aujourd'hui les habitants de la partie-est de la ville ont à leur porte un divertissement agréable, à des prix très modestes : aussi fait-on bonne salle chaque soir, au joli théâtre qui égaie tout le quartier de sa façade illuminée.

FALSTAFF.

L'Ecole des Confrères

"Une chaire publique de journalisme est fondée à l'université de Berne."

Le professeur de journalisme avait donné à ses élèves le sujet suivant :

"Mlle Suzette, du théâtre des Hostilités, a perdu, rue de Rivoli, une petite chienne loulou répondant au nom de Pelletane."

Chaque concurrent devait fournir la rédaction de cette note à l'usage de cinq feuilles de nuance et de format différents.

Voici la copie du premier prix :

Le Journal mondain et bien pensant.

Mlle Suzette, la distinguée comédienne du théâtre des Hostilités, en rentrant à son domicile où l'attendaient son mari et ses sept enfants—chères têtes blondes !—a perdu sa jeune chienne de l'espèce dite loulou. Rappelons que Mgr l'archiduc de Sar-

daigne avait récemment fait des compliments sur la beauté de sa petite gardienne. Pelletane—c'est son nom—lui avait d'ailleurs été offerte par S. M. le roi de Bosnie, lors de ses représentations au palais de Balbek.

Le grand Journal politique du soir.

Quelle que soit, à cette heure, l'orientation des hautes sphères balkaniques dont l'équilibre—nous ne craignons pas de le dire—sera bientôt violemment troublé, à moins toutefois qu'il ne se trouve brusquement rétabli ; quel que soit, d'autre part, notre penchant résolu vers une attitude de pure expectative, nous tenons à annoncer la perte que vient de faire Mlle Suzette, du théâtre des Hostilités. Sa chienne Pelletane, de race loulou, a disparu sans laisser de traces.

Le Journal du violent polémiste.

ENCORE UNE IGNOMINIE !
ROUVIER COMPROMIS
PROCHAINE ARRESTATION DE LÉPINE

On ne se contente plus de voler dans les ministères. On vole en ville. Hier Mlle Suzette a été attaquée, rue de Rivoli, par des escarpes qui lui ont arraché son petit chien.

De sa fenêtre, le ministre du déficit guettait l'exécution de ce rapt avec un rictus satisfait.

Demain, nous donnerons la clef de ce mystère et nous dirons tous les noms. A bas les masques !

Le Journal littéraire.

Plus blanche que les blancheurs pâles d'une neige que roserait — à peine—l'aurore, l'exquise Suzon-Suzette—sveltesse qui passe, oiselle qui glisse — effleurait la rue de Rivoli. Derrière elle, touffe menue, folle, folichonne et follette, Pelletane trottait. Il a trop trotté le trottinant petit museau de truffe, et voilà la pauvre Suzette qui a perdu son chien...

Pour copie conforme :

G.-A. DE CAILLAVET.

La plupart des gens d'esprit ne réussissent pas, c'est que le plus souvent ils ne font qu'ouvrir la porte aux sots. Ils marquent le chemin et le dédaignent. Et puis la question est de savoir si, pour arriver, il faut avoir plus de jambes que de tête.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Le Soin des Vêtements

POUR être convenablement mise, une femme devra, au moins deux fois la semaine, consacrer quelques minutes à un examen minutieux de sa garde-robe et en retirer les vêtements salis par la poussière, les taches, etc. On s'appliquera encore à sortir de l'ombre la robe, le corsage démodés dont le matériel est bon encore et auxquels on fera subir une transformation nouvelle par le moyen de garnitures dernier goût.

Nous insisterons sur la nécessité d'aérer les corsages de laine ou de soie, dès qu'on les aura enlevés, en les mettant à l'envers sur le dos d'une chaise près d'une fenêtre ouverte ; les " protecteurs " seront de temps en temps, bien lavés, puis remplacés entièrement lorsqu'il s'agira de mettre le vêtement de côté. On conseille de capitonner les manches des corsages légers avec du papier de soie afin de conserver leur forme arrondie.

Les blouses d'été dont on ne se sert plus devraient être déposées l'une sur l'autre, très légèrement et dans toute leur longueur. Une boîte de bois de deux pieds de longueur sur trois de largeur, recouverte de crétonne serait à cet effet un réceptacle des plus commodes.

Le soin à apporter à la chaussure est encore très important et c'est par là d'abord que commence la femme qui veut être bien mise. On devra voir à ce que les talons usés ou déformés soient remis à neuf. Un peu de vaseline ou d'huile appliquée sur un soulier humide lui rendra sa souplesse première ; l'étoffe laineuse suffira pour en enlever la poussière, le bon vernis pour lui rendre son éclat disparu.

Viennent les gants, ce complément obligé de la toilette et sans lesquels la robe la plus riche manquerait totalement son effet. Dès qu'il y aura lieu, on recoudra les gants avec du fil de même couleur ; il faudra encore se servir du même procédé pour les boutons qui ne tiennent pas ferme. On peut facilement raccommoder le gant de Suède avec une étroite bande de taffetas d'Angleterre qu'on applique sur la partie déchirée ou enlevée. Soigneusement exécuté, un peu d'encre sur les doigts défraîchis les remettra sinon à neuf, du moins convenable pour la sortie. La meilleure manière d'enlever ses gants est de les tirer à l'envers et les laisser ainsi à l'air pendant quelques minutes. S'il n'est pas possible de nettoyer les gants à la maison on devra les mettre le plus tôt possible entre les mains d'un homme du métier. Les gants devraient être déposés dans une boite oblongue qu'on aura eu le soin de parfumer légèrement.

Les jupes et les jupons de soie devraient être secoués, puis parfaitement brossés. En cas de tache ou de souillure quelconque, on devra tenir dans un endroit sûr un peu de benzine, se gardant toutefois d'exposer le liquide à l'air du dehors ou de le tenir à proximité du feu. Les jupes seront mises sur des crochets sans qu'elles soient pressées les unes près des autres. Les toilettes délicates de texture devraient être déposées dans un long sac de mousseline ; de même pour les manteaux de soirée, les sorties de bal, etc., et toujours dans une armoire dont la tablette supérieure est réservée pour les chapeaux. Il est bon de la recouvrir de mousseline blanche en ayant soin d'en conserver assez pour couvrir les chapeaux en entier. Quelques personnes les font reposer sur un coussinet qui s'adapte parfaitement au fond. Pour ôter la poussière sur les chapeaux après la sortie, on devra se servir d'une brosse légère exclusivement employée à cet effet. Il est préférable que l'épingle reste là où elle a d'abord été posée.

L'usage et l'abus des voilettes a toujours été un sujet extrêmement intéressant pour les dames et malgré que les oculistes les aient condamnées en bloc, elles sont de mise avec la plus simple comme avec la plus riche toilette. Cet accessoire étant quelque peu dispendieux, il convient de le bien traiter. Aussi, dès qu'on l'enlève, il faut, après l'avoir tiré également dans toute sa largeur, l'enrouler doucement. Les voilettes de chiffon devront être pressées avec un fer chaud pour en enlever les plis formés par l'humidité etc., celles de chiffon blanc seront plongées dans l'eau tiède additionnée d'un peu d'eau de savon blanc. Pressez avant que ce ne soit parfaitement sec. Une déchirure dans la voilette noire ou blanche peut être reprisée avec succès avec de la soie (fil de soie) de même couleur.

Les coffres de cèdre peuvent sembler un luxe, mais enfin il n'y a rien de plus propice pour conserver les habits d'hiver. Ils mettent une odeur délicieuse et sont absolument inaccessibles aux mites.

AMIE DU JOURNAL DE FRANÇOISE.

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

XXVI

Si j'y vais, Ulrique, je demande que vous m'accueilliez et me traitiez en ami. Que m'avez-vous dit une fois ?—" Je serais venue à vous les mains tendues. — " Mais si le diable, quand on lui donne un doigt, prend la main tout entière, que prendra donc Bruno Hallmuth, lorsqu'on lui tend les deux mains !

A vos pieds. B. H.

Rauchenstein, 5 Juin.
4 heures du matin.

Mon Bruno,

Le sommeil n'a pas voulu fermer mes yeux depuis que je suis ta fiancée, et ainsi rien ne me sépare de toi, pas même un instant de sommeil. Je suis restée éveillée toute la nuit, écoutant un terrible orage qui n'a pas cessé un instant. Le tonnerre roulait sans interruption et ne quittait un des points du ciel que pour retentir à l'opposé. Maintenant la pluie inonde les tilleuls et bat mes carreaux comme si les cataractes du ciel était ouvertes.

Dans ce tumulte des éléments, résonnaient en moi des milliers d'échos, joyeux comme la musique des sphères, et tout l'Enfer de Dante semblait, au dehors, défier avec des rires et des cris sauvages, mon audace de vouloir être heureuse au-dessus de tout bonheur humain. Mais je le suis, heureuse, j'accepte la lutte avec les éléments, sans hésitation, et je combattrais tous les monstres pour mériter d'être la femme adorée du plus noble des hommes. Tout le château dort encore, et ne se doute guère que son " petit soleil " a disparu de son ciel. Moi, je sais que dans quatre heures, je me présenterai devant mon père inflexible, et que je lui dirai : " — Je suis l'heureuse fiancée de Bruno Hallmuth " — Qu'arrivera-t-il alors ? Le château ne peut pas s'écrouler sur moi ! Mais la paix la paix profonde de mon enfance a fui pour toujours ! Tout, autour de moi, me semble transformé ; je ne puis plus être la même, puisque je t'appartiens. Bruno, il faut que je t'écrive encore " Je suis à toi ! " Conçois-tu cet inconcevable bonheur ! Le ciel lui-même ne le comprend pas ; car, tout à l'heure, il s'enveloppait d'une flamme claire, et maintenant voici un coup de tonnerre qui ébranle les murs jusque dans leurs fondements. La tempête bat les branches des tilleuls contre ma fenêtre, et les secoue comme si elle allait déraciner ces arbres orgueilleux.

Mais un arbre vivant ne se laisse pas déraciner ainsi ; il défie les ennemis qui font rage ; il courbe ses branches, il courbe la tête, mais ses pieds enracinés dans le rocher sont inébranlables comme ce rocher même. N'est-ce pas, Bruno ! c'est bien ta voix, ce n'est pas la neuvième symphonie qui m'a parlé d'amour ? Ce que c'est, l'amour ? Je le sais maintenant : c'est une mer d'harmonie où se meut une flamme géante, et dans la flamme, l'Hermès de mon rêve, qui me dit : — "Tu étais à moi depuis l'origine des temps ; nous nous sommes éternellement appartenus, comme le soleil au ciel. " — L'amour est un grandiose festival, avec des notes hésitantes, des sanglots orageux, des instruments en lutte, et une conclusion triomphante, un splendide cri de joie, qui se perd dans un soupir tremblant, comme la neuvième symphonie :

" — Monde, pressens-tu ton créateur ! "

Tu voyages, à présent, t'éloignant toujours davantage de moi. Quand te reverrai-je ? Mes souvenirs me consument, et pourtant le souvenir est la seule chose que nul ne puisse nous ravir. Je te vois sans cesse apparaître, dans la salle Gurzenich, cette matinée où l'on répétait le *Messie* de Handel. J'avais persuadé à ma tante de se placer dans le voisinage de la porte ; je disais qu'on entendait mieux de loin, et je pensais qu'on voyait mieux de près. La porte s'ouvrait sans bruit ; un flot humain entrait et sortait sans cesse, mais à pas muets. On n'entendait que cette musique céleste, interrompue par le coup sec du bâton de chef d'orchestre de Hiller, et les remarques faites de sa voix claire et sonore ; puis, ô délices ! la reprise de ces passages divins qu'on aurait volontiers écoutés cent fois ! J'attendais, j'attendais toujours !

La porte se rouvrit, et je vis entrer.... Hermès ! Je faillis pousser un cri, tant était incroyable la ressemblance avec la figure qui m'était apparue en songe. C'était cette ressemblance qui déjà une fois m'avait rendu tellement distraite, en écoutant ici, près du piano, certaine suite de Bach, que je n'en avais pas entendu une note. Les dieux se plaisent à venir sous un humble déguisement dans la demeure des hommes, n'est-ce pas, méchant Hermès ! — Il laissa errer son regard dans la salle, mais il ne me vit pas, car j'étais placée à contre-jour. Mon cœur battait follement. Il s'avança tout le long des colonnes, presque jusqu'à l'orchestre, et je le perdis alors dans la demi-obscurité de la salle. Tout d'un coup, il reparut à gauche, près de la colonne opposée, et vint droit à moi. Il s'arrêta ; je murmurai : " — Le professeur Hallmuth ? —" Hermès s'inclina comme un simple mortel, et je le présentai, en chuchotant, à ma tante, qui entr'ouvrit ses yeux lourds de sommeil, pour les refermer aussitôt. Alors nous parlâmes, nous parlâmes tout bas, et la musique du *Messie* planait au-dessus de nous dans toute sa splendeur et sa majesté. Enfin mon père vint pour nous amener. Bruno ! comme mon père a été bon ! N'est-ce pas ! tu n'oublieras jamais combien il a été charmant pour toi pendant ces trois jours, notre conversation à table, notre visite à la cathédrale, nos promenades à travers la ville, dans les jardins, et le concert du soir, où il se plaça entre ma tante et moi, pour que je pusse avoir à moi seule mon professeur, qui, Dieu sait comment, était parvenu à conquérir le siège voisin du mien. Les dieux savent faire des merveilles ! C'est ainsi que nous entendîmes Stockhausen, et Madame Lemans Sherrington gazouillant l'Alleluia, et semblant la voix de cette foule qui l'écoutait. Cet alleluia vibrait en moi, comme si j'étais heureuse

pour la première fois de ma vie, comme si je venais de commencer à vivre !

Et ensuite, au souper, avons-nous assez causé ! Et le lendemain, pendant la neuvième symphonie ! Ah ! Bruno, cette neuvième symphonie sera l'histoire de notre amour. Le soir, avant le grand chœur finale, je t'apartenais pour la vie entière et le jour suivant, nous n'entendions plus la musique ; elle n'était qu'un accompagnement à l'alleluia de nos cœurs ! Comme nous étions devenus habiles à utiliser les *forticimo*, et à nous taire dès que les *piano* commençaient. Du reste, pendant la répétition du troisième jour, nous étions presque seuls sur le banc près de la fenêtre. Je crois que nous avons causé sans interruption pendant ces cinq heures, Bruno ! Toutes ces nuits là je n'ai pu dormir une minute. Hier matin, le jour de notre départ, le ciel était gris et triste comme s'il avait compassion de notre pauvre rêve de bonheur, sitôt fini ! A-t-il duré trois jours, trois mois ou trois ans. Je traverserai volontiers tout l'Enfer de Dante pour payer le bonheur de ces courts instants, quand même je devrais mourir avant d'être de nouveau et pour jamais réunie à toi. Je quitterais la vie tout de suite, sans plainte : j'ai vécu trois jours.

L'orage est passé, mais la pluie tombe à flots ; la température est tellement refroidie que les fenêtres se ternissent de buée. L'aiguille du cadran continue sa marche impitoyable, et mon cœur bat très fort. Bruno, j'ai peur ! Pourquoi n'es-tu pas près de moi, avec ta grande énergie ? Pourquoi mon Hermès n'a-t-il pas des sandales ailées et un casque qui le rende invisible, sous lequel il pourrait toujours être à mes côtés ? Ah ! je t'aime tant ! Je voudrais être le soleil pour t'envelopper de mes rayons, sans que tu y penses, sans que tu saches même pourquoi tout est si clair et si chaud autour de toi ! Ne crains rien pour moi ! Je crois en toi comme en Dieu, et ton amour est ma force.

Ta petite ULRIQUE.

XXVIII

Rauchenstein, 6 juin.
5 heures du matin.

Mon tout !

La grande tempête a passé sur moi avec toutes ses foudres, mais nul ne s'en est apperçu.

Il me semblait sentir trembler les rochers sur lesquels s'élève Rauchenstein ; pourtant la routine de mes devoirs journaliers ne lâchaient pas prise ; il fallait décrire gaîment le festival à ma vieille tante, déchiffrer à quatre mains, jouer aux cartes et sourire toute la journée, quand je croyais voir constamment tourner le salon et les gens qui le remplissaient. Oh ! c'était affreux ! J'aurais voulu t'écrire hier soir et je ne l'ai pas pu. J'avais comme un [illegible]rand vide au dedans de moi, comme une lourde pierre [illegible]lace du cœur, et j'ai dormi profondément pendant à la [illegible]res heures de la nuit, pour me réveiller avec les prem[illegible] douloureuse que je ne connaissais pas une sensation [illegible]ré, pleuré ; mes larmes coulaient plus encore. J'ai pleu[illegible]de et grise qui continue à inonder vite que la pluie fro[illegible] ! que cela fait mal de pleurer ! mes carreaux. O Bruno [illegible] davantage ta petite fiancée, Dis-moi ! tu aimerais encore

parcequ'elle a tant souffert à cause de toi ? Les jeunes filles aimées des anciens dieux expiaient souvent cet amour de leur vie, et quand je devrai en mourir, mon Hermès, puisque tu m'as aimée, j'ai assez vécu ! Mon appui et mon soutien ! c'est toi qui relèveras mon courage, je m'enlacerai à toi comme le lierre et désormais aucune plainte ne profanera mes lèvres, qui ont murmuré des promesses d'amour éternel.

J'ai laissé mon père déjeûner d'abord tranquillement, et j'ai fait semblant de déjeûner aussi. Ensuite, il se leva et s'en alla dans la fenêtre. Tu as sans doute observé que nos murs sont très épais et que chaque embrasure de fenêtre forme comme une petite chambre. Il regardait tomber la pluie, en fumant. Je joignis très fort mes mains crispées et j'implorai Dieu de me donner force et courage. Enfin ma volonté triompha ; je m'approchai tout près de lui.

" — Père, j'ai quelque chose à te dire ?

" — Quoi donc, petite ; c'est si grave que cela ?

" — Oui, très grave, mon père, car cela va entraîner de grands changements.

" — Qu'est-ce qui a pu arriver en trois jours, pour changer tant de choses ?

" — Oh ! trois jours sont longs, bien longs quelquefois, et décident de toute une vie.

" — Tu excites ma curiosité !

" — Père, j'aime Bruno Hallmuth."

Il éclata de rire.

" — Naturellement ! Cette belle passion est la suite de la comédie !

" — La suite et la fin, mon père ; nous avons échangé notre parole.

" — Que dis-tu là ?

Les veines de son front se gonflaient.

" — Je veux épouser Bruno Hallmuth".

Ce qui suivit je ne puis te le raconter ; je ne le sais plus moi-même. J'avais vu souvent mon père très violent mais cette fois ses paroles tonnaient contre moi ainsi qu'un ouragan déchaîné. J'étais debout, ne répondant pas un mot, le regardant toujours. Au dehors, la pluie semblait avoir cessé de tomber ; un silence effrayant régnait. Sa voix seule retentissait comme le tonnerre, et rien, rien n'arrêtait ces terribles paroles. Je le regardais. Il me connait bien ; il connait le sang des Rauchenstein, leur volonté de fer, leurs têtes aussi dures que leur rocher. Quand j'étais enfant, il évitait souvent de me révolter car les plus sévères punitions ne faisaient que m'enraciner dans mon opiniâtreté, et le mot *crainte* était rayé de mon vocabulaire. En cette heure décisive, je ne ressentais pas davantage la crainte, mais j'éprouvais une douleur aiguë, comme si mon père m'avait labouré la poitrine avec un poignard. Croyait-il ébranler ma volonté ? Voyait-il que j'étais inflexible, et se déchaînait-il ainsi pour écarter de son cœur et de sa maison ce qui lui paraissait une honte, le plus grand des malheurs ? Il alla jusqu'à dire qu'il aimerait mieux me voir morte que ta femme. Je le regardais toujours et ne disais rien, pas un mot. Enfin, il demanda :

" — Que décides-tu ?

(*A suivre.*)

L'Art de s'Habiller soi-même

La mode étant, pour les vêtements de femmes, excessivement variable, la coupe l'est nécessairement presque autant ; même dans ses lignes générales, elle varie d'année en année.

La place des coutures se modifiant constamment, oblige à modifier également les proportions qui les déterminent.

Non-seulement les distances des coutures sont variables, mais encore les proportions du corps lui-même dont la structure se modifie avec le corset. Tantôt, par exemple, les corsets sont longs, ils remontent alors la poitrine et élèvent les épaules, la généralité des femmes semble alors avoir les épaules hautes ; quoi que ce soit irrégulier, on s'y habitue vite parce que *c'est la mode*, on se figure même bien vite que c'est là le type d'une jolie taille ; tout le monde les trouve bien, hors, bien entendu, les artistes peintres ou sculpteurs qui ont une autre manière de voir. En même temps que les épaules et la poitrine se surélèvent, presque toujours les hanches s'effacent autant que possible ou du moins le corset les abaisse assez sensiblement.

Naturellement, quand survient cette mode, on base ses mesures pour les patrons de série sur le goût du jour afin de faire autant que possible des tailles à la mode et quand toutes les femmes ont les épaules hautes ou doivent les avoir, on prend comme proportion moyenne des épaules un peu hautes, c'est-à-dire des dessous de bras un peu plus longs que la demi-longueur du dos.

Lorsque survient la mode contraire, on abaisse les corsets à un tel point que beaucoup de femmes ne portent plus sous leurs blouses que des ceintures, les épaules deviennent alors tombantes ou naturelles. Parfois aussi la mode veut que l'on se fasse des hanches très hautes, les corsetiers mettent alors des coussins à l'intérieur des corsets pour que les hanches soient plus rondes à 10 centimètres au-dessous de la taille qu'à 15 centimètres, d'autres fois, c'est le contraire qui arrive, les hanches sont plus rondes à 15 centimètres qu'à 10 au-dessous de la taille.

Naturellement, cela oblige à modifier un peu la place des mesures et les lignes des tracés. Tantôt on fait les coutures des épaules bien en arrière, genre tailleur, l'année suivante on les fait sur le milieu de l'épaule ; cela oblige donc à changer encore la largeur d'encolure du dos. Mais quels que soient les changements qui peuvent survenir d'une saison à l'autre les règles générales sont toujours les mêmes et ces changements ne sont que des modifications momentanées, mais nécessaires et qui ne durent que jusqu'à ce qu'une mode nouvelle vienne détrôner l'ancienne.

MARIE BOUDET.

Le cours privé de coupe et couture de Mme Boudet s'ouvrira bientôt. Pour toute information, s'adresser au No. 76 rue St-Denis ou par téléphone, Est 1966.

Bibliographie

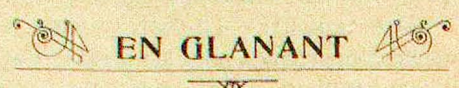
Le Bulletin du parler français au Canada

Nous avons reçu le premier numéro du *Bulletin* publié par la *Société du parler français au Canada*, et ce premier fascicule permet déjà d'apprécier justement le caractère à la fois pacifique, national et populaire de cette nouvelle publication.

Le Bulletin du parler français sera l'une des plus utiles et des plus intéressantes revues du pays. Eminemment pratique, cherchant, mais avec prudence, à épurer notre langage, à l'enrichir, à le défendre de toute corruption, le *Bulletin* ne s'adresse pas seulement aux écrivains et à ceux qu'intéressent les problèmes de la philologie, mais bien à tous les Canadiens-français, quelque soit leur état, qui ont à cœur le perfectionnement de leur parler.

A proprement parler, on ne s'abonne pas au *Bulletin du parler français* ; mais cette revue, qui paraît par fascicule de 16 à 20 pages, est envoyée gratuitement à tous les membres de la Société Pour devenir membre de la Société et recevoir le *Bulletin*, il suffit d'envoyer au Secrétaire une demande d'inscription et le montant de la cotisation annuelle ($2.00 pour les membres actifs ; $1.00 pour les membres adhérents); ce paiement des cotisations est la seule obligation imposée aux membres ; les dames sont admises comme membres adhérents.

Pour tout ce qui concerne la Société (demandes d'inscription, versement des cotisations, etc.) et le Bulletin (rédaction et administration), s'adresser à M. Adjutor Rivard, secrétaire de la Société du parler français au Canada, Université Laval, Québec.



Le mot d'un prince indien

Un des princes indiens venus à Londres pour le couronnement demanda à un ministre, alors qu'ils visitaient la Chambre des Communes : " Comment pouvez-vous légiférer avec autant de distractions autour de vous." Et de la main il indiquait les places où étaient assises les dames. On dit que le ministre n'a pas osé répondre, étant marié.

La reine des Belges

La reine des Belges, Marie-Henriette qui vient de mourir, fut éprouvée de cruelles épreuves ; la plus douloureuse fut la perte qu'elle fit de son fils unique, le comte de Hainaut.

A ce propos, on cite cette anecdote touchante :

On a beaucoup parlé de la passion qu'avait la reine Marie-Henriette pour la race hippique. Mais il y eût, dans sa douloureuse vie de mère, un cheval qui, entre tous, fut chéri d'elle : C'était "Kiss me Quick" (Embrasse moi vite), ainsi nommé pour sa disposition à donner des caresses et le plaisir qu'il avait à en recevoir. "Kiss me Quick" un poney, fut la première monture du prince comte de Hainaut et resta son favori. La reine elle-même, écuyère incomparable, avait présidé aux premières leçons d'équitation de son fils ; elle avait aidé au dressage du poney et vu avec attendrissement l'étroite affection qui unit bientôt l'héritier présomptif de de la couronne et ce joli cheval. Il paraît que l'un des derniers mots du petit prince à l'agonie fut pour demander "Kiss me Quick."

L'enfant mort, le poney, déferré d'un pied et caparaçonné de crêpe, selon l'usage, suivit le cercueil en boitant.

La reine, depuis lors, apportait tous les jours du pain à ce poney, et le promenait elle-même avec de tendres ménagements. C'était quelque chose encore du cher disparu, quelque

chose qu'il avait aimé et qui toujours parlait de lui, dans ses moindres attitudes. "Kiss me Quick" mourut à son tour, et la reine en éprouva un violent chagrin, un renouveau de tout ce qu'elle avait souffert à la mort de son fils.

Les devises

L'on rappelait, récemment, la devise, d'Alexandre Dumas père, le fécond et puissant romancier dont on a fêté la mémoire, dernièrement, à Villers-Cotterets.

"Tout passe, tout lasse, tout casse," portait le cachet de l'illustre écrivain. Il nous a paru intéressant de relever quelques devises d'hommes célèbres contemporains de Dumas, devises très curieuses du reste.

Une lettre de Victor Hugo a pour emblème, en exergue sur son cachet "faire et refaire."

Une lettre de Lamartine : *Spira, spira.*

Une autre : *Et nunc et semper.*

Sur le cachet d'une lettre de Balzac on lit, avec l'orthographe ancienne :

"Raison m'oblige."

Michelet avait pris pour devise ces deux mots : "Des ailes." Emile Souvestre : "Espoir ni crainte." Adolphe Adam : "J'espère et je crains." Alphonse Karr : "Je ne crains que ceux que j'aime." Herold, le musicien : "Rien de beau sans hasard." Sainte-Beuve, ce seul mot anglais : *Truth* (vérité).

Charles Nodier avait pour cachet un emblème aimé des caporaux : un cœur enflammé percé d'une flèche, avec ces mots, qui s'associent singulièrement à l'emblème : "Raison le veut !...

Une lettre de Nourrit est cachetée avec un Harpocrate —le dieu du silence—le doigt sur la bouche et, autour, trois fois le mot : "Chut ! chut ! chut !"

"La fortune sourit aux audacieux !" disait la devise de Violet-le-Duc.

Leurs lettres

Celui qui, de tous les souverains, reçoit le plus de lettres, c'est le pape. Il arrive au Vatican quotidiennement de 22 à 25 mille lettres et journaux. Pour l'expédition de ces affaires, on emploie dans le palais papal 35 secrétaires et scribes. Sa Sainteté ne lit que les lettres les plus importantes.

Le président des Etats-Unis reçoit à peu près 1,400 lettres et de 3 à 4,000 journaux et livres par jour.

Le roi d'Angleterre a également un courrier important : environ 1,000 lettres et 2 ou 3,000 journaux et livres par jour.

L'empereur d'Allemagne reçoit quotidiennement 1,000 lettres et de 3 à 4,000 journaux et livres. Guillaume II n'ouvre que les lettres recommandées qu'il classe lui-même. Il dicte ses réponses personnellement à ses secrétaires et signe chaque lettre de sa main.

La correspondance du tzar est moins importante. Elle se compose à peu près de 600 par jour et celle du roi d'Italie compte 300 lettres.

La reine Wilhelmine reçoit de 100 à 150 lettres par jour, au milieu desquelles se glissent pas mal de billets doux !

Les sujets hollandais aiment tant leur jeune reine !

Révérence de reine et sourire de princesse.

En ces derniers temps, les journaux anglais ont publié de curieuses annonces.

Témoin celle-ci :

"Maintien et sourires royaux.— Une dame de qualité garantit la révérence de la Reine et le sourire de la princesse de Galles en trois leçons. Corrections particulières. Prix : une guinée. Ecrire (confidentiel) à M. Blandel.

"La dame de qualité professeur de maintien, réalisa, paraît-il, une petite fortune.

Quand la princesse eut connaissance de l'existence de ces leçons, elle s'écria, en riant :

—Que c'est ridicule ! Mon sourire est tout à fait ordinaire, je suppose."

A quoi le prince de Galles, à qui elle s'adressait, répondit :

—Je ne suis pas de votre avis, et, s'il est peut être exact que votre sourire vaille une guinée, je suis persuadé qu'il en coûterait cinq au moins à quiconque voudrait acquérir votre rire."

Ce n'est pas certain. Le rire est-il plus précieux que le sourire ? *That is the question.* Le prince de Galles a dit oui, Léonard de Vinci dirait non.

RECETTES UTILES

Oignons. — (Manière de les éplucher.) — Nos lectrices nous sauront gré de leur épargner les larmes douloureuses que leur font verser leurs terribles persécuteurs les oignons ; voici la manière de s'y prendre pour conserver le regard sec. On tient tout simplement l'oignon plongé dans l'eau pendant tout le temps qu'on l'épluche et qu'on le coupe ; son odeur âcre et irritante ne peut de cette manière, provoquer aucune irritation, même pour les yeux les plus sensibles.

Corps gras.—Dans quelque position de fortune que vous vous trouviez, proscrivez de votre cuisine le mauvais beurre ; remplacez-le, si vous trouvez sa dépense trop onéreuse pour votre budget, par de la panne de porc, qui vous fournira une graisse appétissante par sa blancheur, saine et nourrissante à la fois, à condition de la préparer vous-même. Elle sera bien préférable aux beurres de basse qualité qui rancissent si vite au contact de l'air. On prépare la panne en la coupant par petits morceaux, et en la plaçant dans une casserole avec un peu d'eau ; dès que le feu a fait fondre cette graisse, on la verse dans des pots où elle se fige par le refroidissement ; on la couvre de papier, puis elle est bonne alors aux usages de la cuisine.

UN BON CONSEIL

Chacune de nos aimables lectrices a sans doute entendu dire déjà, que les mères de famille modèles d'autrefois, qui nous sont encore citées comme exemple, avaient l'habitude de diviser en différentes petites parts les sommes d'argent à dépenser et à économiser. Pourquoi les jeunes mères d'aujourd'hui qui sont soucieuses de l'avenir n'épargneraient-elles pas *un sou par jour* pour inscrire leurs enfants à la *Caisse Nationale d'Economie*, et leur assurer par ce moyen une rente après 20 ans, suffisante pour les mettre à l'abri des grandes difficultés de l'existence. Ce conseil mérite une sérieuse considération.

Demandez les prospectus à M. Arthur Gagnon, Sec.-Trés., Monument National, ou aux bureaux de perception dans les différentes paroisses de la province.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

L'Histoire d'un roi enfant

LE brave Edouard dit Prince Noir et fils aîné du roi Edouard III d'Angleterrre, fut le père de deux fils dont la mère fut la belle princesse Jeanne.

L'aîné de ces princes mourut jeune; Richard, le cadet, succéda à son grand' père sur le trône d'Angleterre sous le nom de Richard II. Il naquit dans le midi de la France à Bordeaux, le 13 avril 1366, et les premières paroles qu'il put balbutier furent des paroles françaises. Du reste il fut toujours toute sa vie plutôt le fils de la France que celui d'Albion, et il était facile de constater que ses préférences allaient surtout vers le pays de son enfance. Il était d'un caractère vif et enjoué, aimant la littérature et les sciences, et beaucoup le luxe et les plaisirs au lieu du travail sérieux et assidu qui l'aurait préparé à la responsabilité qui devait lui incomber plus tard.

Il monta sur le trône à l'âge de 11 ans et fut alors le plus beau petit prince de son temps. Sa mère était surnommée la "Belle" et le jeune roi lui ressemblait beaucoup. Il tenait d'elle ces grands yeux bleus si foncés qu'on les aurait crus noirs, une opulente chevelure d'un blond doré soyeuse et épaisse et un teint d'une blancheur et d'une fraîcheur exquises.

Il avait hérité de son père une bravoure à toute épreuve et sur ce sujet cet enfant promettait d'être un roi dans toute la force du mot; malheureusement, son adolescence ne tint pas les promesses de son enfance; environné de lâches et vils courtisans dont les pernicieux conseils le poussèrent à sa perte il ne fit qu'un prince mou et dissolu.

Son règne s'ouvrit sous de bons auspices: un de ses sujets, nommé Wat Tyler, s'étant révolté contre lui, entraîna toute une armée à sa suite. Les habitants du royaume furent frappés de terreur à l'exception du petit roi qui alla lui-même au-devant des insurgés pour leur demander ce qu'ils lui voulaient.

Wat Tyler, en l'apercevant, dit à son armée: Voici le roi, vous verrez que je saurai bien lui parler.

S'avançant vers Richard II, il lui dit:

—Vous voyez tous ces hommes, n'est-ce pas? Eh bien! ils ont tous juré de faire ce que je leur commanderais. Il accompagna ces mots d'un geste si menaçant que les gens de la suite du roi crurent que Wat Tyler en voulait à sa vie, et d'un coup de massue ils l'étendirent mort à leurs pieds.

Un cri de haine et de vengeance s'échappa de l'armée ennemie et tous se précipitèrent sur le parti royal, mais Richard II, s'avançant lui-même vers eux, leur dit:

—Mon bon peuple, leur dit-il, que veut dire ceci? Ne suis-je pas votre chef véritable puisque je suis votre roi? Suivez-moi et je vous ferai justice.

Cette majesté chez un si jeune homme en imposa à tel point à la multitude des révoltés qu'ils s'écrièrent tous d'une seule voix: Longue vie à notre roi Richard! Le jeune monarque amena alors l'armée insurgée dans un champ voisin et s'enquit de la cause de leurs griefs.

Ainsi se termina cette rébellition dont les débuts promettaient d'être si désastreux. Richard n'avait que seize ans alors et il est difficile d'imaginer la somme de bravoure dont il fit preuve en cette occasion. Si les années qui suivirent avaient rempli les promesses des premiers temps de son règne, le pauvre roi eût eu un sort bien différent.

Peu de temps après ce fait d'armes si remarquable, il épousa Anne de Bohême que ses sujets rappelèrent "la bonne reine Anne." Son règne ne fut pas long; et elle mourut après quelques années d'une vie qui ne fut pas heureuse à cause de la mauvaise conduite de son époux, qui recherchait plutôt les plaisirs du dehors que la compagnie de sa jeune et charmante épouse.

Richard, que cette mort prématurée toucha quelque peu, inspiré peut-être par le remords, prit la résolution de ne jamais se remarier, mais ses courtisans le contraignirent à manquer à sa promesse; à la fin, pressé d'en finir, il s'écria: S'il est nécessaire pour la prospérité du royaume qu'il en soit ainsi, je n'épouserai que la jeune princesse fille de mon père de France.

— La petite princesse de France n'est qu'une enfant, lui dit l'un de ses grands ducs parents de Richard. A peine sera-t-elle assez âgée dans cinq ou six ans pour qu'on songe à la marier.

—Cela m'est égal, reprit le roi, je suis assez jeune moi-même pour l'attendre quelques années.

En l'an 1336, par un beau jour d'automne, le roi d'Angleterre accompagné d'une nombreuse suite des plus nobles et hauts personnages de son royaume, s'embarquait sur le navire somptueux qui devait lui faire traverser la Manche pour aller chercher sa petite fiancée.

Le mariage fut célébré à Calais, au mois de novembre de cette même année et ce fut une fête si grandiose que de longtemps en France on n'avait été témoin d'une telle magnificence.

Le roi Richard qui semblait plutôt un adolescent qu'un homme de 30 ans, était assis à côté de cette reine de 12 ans. Il avait un habit brodé de pierres précieuses évalué à la somme de $50,000; ses cheveux de cette couleur blonde qui lui donnait une physionomie si enfantine, retombaient en boucles sur ses épaules. La royale épousée n'était pas mise moins magnifiquement. Elle avait une robe rouge bordée d'hermine, et brodée d'oiseaux en or perchés sur des branches faites d'émeraudes et de perles. Une collerette aussi en hermine recouvrait ses épaules. Ses boucles d'oreilles, son collier et ses bracelets, cadeaux de son père Charles de France, étaient d'une valeur inouïe.

Richard revint en Angleterre avec cette épouse - enfant et tout sembla rentrer dans l'ordre pendant quelque temps. Malheureusement, son amour effréné du luxe ne tarda pas à dégoûter son père, qui pressuré par les impots qu'on ne cessait de prélever sur eux ne pouvait suffire à satisfaire

PAGE DES ENFANTS

les exigences royales. La famine menaçait les sujets du roi d'Angleterre, qui égaré par les inspirations malsaines de ses conseillers, ne paraissait pas s'apercevoir du mal qu'il faisait à son peuple comme à lui-même. La discorde se mit entre les grands du royaume et le peuple ; l'intervention d'un roi qui commençait à perdre de son prestige ne fut pas d'une grande valeur. Ce fut ce moment que Henri, duc de Lancastre, son cousin, choisit pour attaquer Richard II. Le premier convoitant la couronne pour lui-même s'empara de la personne du roi, et le fit enfermer dans le château de Pontefract ou il ne languit pas longtemps. Huit assassins pénétrèrent dans le château à la recherche de Richard II. Celui-ci, quoique seul contre un grand nombre défendit sa vie avec ardeur. Il mit hors de combat plusieurs de ses assaillants avec une chaise brisée pour seule arme, rachetant ainsi par une mort héroïque une vie molle et inutile.

Le roi était mort lorsqu'on renvoya bien affligée dans ce beau pays de France qu'elle n'aurait jamais dû quitter, la petite reine encore enfant.

Ainsi finit le règne de ce roi dont les débuts promettèrent pour l'avenir. Doué comme il l'était, il eut pu faire beaucoup pour son peuple ; le bonheur était à sa portée ; il l'a même passé sans même paraître le voir et préféra une vie indigne d'un homme d'honneur et d'un roi.

TANTE NINETTE.

Correspondance

Chère Tante Ninette,

C'est beaucoup d'honneur me faire que de me demander de vous raconter mes impressions de vacances, c'est un peu difficile pour moi de le dire, car j'ai trouvé tout beau. J'ai passé l'été à Trois-Pistoles que vous connaissez probablement.

C'est un village situé à une vingtaine de milles en bas de la Rivière-du-Loup sur la rive du Saint-Laurent.

Le nom de ce village vous paraîtra peut-être singulier, et il me semble intéressant de vous en donner l'origine, au moins telle qu'on me l'a apprise. Dans un des voyages de Jacques-Cartier, quelques-uns des matelots descendirent à terre pour prendre de l'eau dans une petite rivière. L'un d'eux ayant soif sortit pour boire une coupe d'argent valant trois pistoles, mais par malheur la coupe lui échappa des mains et il s'écria " voilà trois pistoles de perdues," la rivière fut nommée d'après cela et le village aussi. En face du village, se trouve une île appelée l'Ile aux Basques. Avant que le Canada fut découvert, il y avait une famille de Basques qui faisaient la chasse à la baleine et au marsouin. Plus tard, quand les Français eurent le monopole du commerce des pelleteries, les Basques étaient obligés de cacher leurs armes et faire leurs échanges à la sourdine. Bientôt une corvette française les tua tous ou les fit prisonniers. Ma description va vous ennuyer peut-être, veuillez me pardonner.

Votre petit neveu,
MAURICE BAUSET.

Madame Françoise,

Votre recette pour rendre les chaussures imperméables est bien bonne. En avez-vous une pour faire de la tir qui ne fait pas mal aux dents. Mon nom de plume est Pap III. J'ai cinq ans. Je vous souhaite beaucoup de succès.

Votre petit abonné,
DENIS PAPINEAU.

Petite poste en famille

Pap III.—Madame la Directrice du Journal me communique à l'instant ta lettre, mon neveu ; je suis fière de te compter au nombre de mes correspondants dont tu es le Benjamin et à ce titre tu as droit à des caresses toutes spéciales de ma part. Je ne connais qu'un remède à employer pour n'avoir pas mal aux dents en mangeant de la tire. Sais-tu lequel ? c'est de n'en pas manger du tout... Je suis trop cruelle, hein ?

Reviens me voir, petit ami, tu auras toujours ta place au salon de Tante Ninette.

George-Emile Boulay.—Petit George-Emile est le bienvenu chez Tante Ninette. A toi aussi, je réitère l'invitation de revenir souvent.

LES JEUX D'ESPRIT

Réponse à la Charade :

Mon premier monte vers les cieux
Sublime et majestueux ;
Mon deux est une monnaie
Avec laquelle l'Espagneul gage ;
Mon entier au Canada, cité (ville)
Détient certes, la primauté.

Montréal.

Réponses à Devinettes

1ère Rép.—Le poisson d'avril.

2ème Rép.—Dans l'Arche de Noé.

Ont répondu à la première devinette : Marie-Ant. Gosselin, Adolphe Aubin, Shawenegan Falls ; George-Emile Boulay, Coaticook ; Cornette, Andréa et Lucette, toutes de Montréal.

Rép. de la 2ème devinette : Maurice Bauset, Ottawa ; Jules IV, St-Hyacinthe.

Histoire du Canada

L'acte d'Habeas Corpus eut lieu en 1785 ; il permettait à un prisonnier d'être libéré sous caution.

Ont bien répondu : Anna Gélinas, Académie Ste-Marie ; Maurice Bauset, Ottawa ; Julien D..., Montréal.

Histoire sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Rép.—C'est le patriarche Abraham à qui Dieu avait demandé de sacrifier son fils Isaac.

Ont bien répondu : Irène Thériault, Académie Ste-Marie ; George-Emile Boulay, Coaticook ; Lucette, Anne-Marie P., Montréal ; Fernande, Québec ; Simon Bouliane, Malbaie ; Clorinde Marchildon, Parc Laval.

Question d'Histoire sainte

(Pour les enfants jusqu'à 12 ans.)

Qu'était-ce l'Arche d'Alliance et que contenait-elle ?

Coquilles amusantes

Rétablir les phrases dénaturées par les coquilles suivantes :

—J'ai goûté avec un petit nain blanc et une belle brune.

—Le soir était velu et dans le miel, le soleil se mouchait derrière l'horizon.

—Quand le raisin lui manque, l'homme est mou.

—A notre entrée dans l'église, nous entendîmes les orgues jouer au grand feu.

Curiosité historique

(Pour mes jeunes savants de 14 à 19 ans)

Quel est le grand homme de guerre dont les historiens ont répété pendant longtemps qu'il avait passé les dernières années de sa vie aveugle et réduit à mendier son pain ?

Bloc-Notes

Une abonnée m'écrit :

"Je n'ai pas très bien compris l'histoire du chapeau de Mme de Montebello, racontée, d'une façon charmante, d'ailleurs, par votre pétillante correspondante, Mme d'Aubervilliers. Ne pourriez-vous pas me donner là-dessus un mot d'explication ?"

Justement, j'ai tous les tuyants nécessaires pour renseigner les abonnées que cette histoire de chapeau peut intéresser.

Ce qui met un peu de perplexité dans les esprits féminins de ce côté de l'Atlantique c'est qu'en général on ignore, qu'en France, les chapeaux s'enlèvent tout à fait à un déjeuner. La mode de les garder sur la tête, dans la salle à manger est américaine, et peu connue là-bas. Depuis l'Exposition, cependant, elle a fait beaucoup de progrès. Je me rappelle que, dans les commencements de mon séjour à Paris, j'ai été un peu embarrassée à quelques déjeuners où j'étais invitée, en remarquant que les dames enlevaient leur coiffure avant le repas, et mesdames Th. Bentzon et Sigfried, qui ont voyagé et qui sont au fait de nos coutumes, eurent l'attention délicate de me faire prévenir, avant de descendre au salon, que je ne fusse pas embarrassée par l'attitude des autres convives féminins et de garder mon chapeau si cela me convenait.

Or Mme de Montebello étant Française, devait suivre la mode française qui proscrivait le chapeau à un déjeuner, et, on lui reproche de s'être singularisée en *s'américanisant* de cette façon. L'étiquette rigide veut que l'on ne soit jamais seule à innover une coutume dans une réunion spéciale.

Ce déjeuner, où cet incident qui a fait jaser tout Paris a eu lieu, était donné par le Tsar et la Tsarine de Russie lors de leur dernier séjour à Compiègne.

"Et le baptême du petit ambassadeur auquel la vicomtesse d'Aubervilliers fait allusion ?" demande encore ma correspondante. C'est le fils de M. et Mme de Montebello, alors ambassadeur et ambassadrice français en Russie, et que le Tsar Nicolas a tenu sur les fonts baptismaux, lors de son séjour à Compiègne.

Le gouvernement a rappelé M. de Montebello pour l'attitude qu'il a prise relativement à la loi des Associations. Conduite assez illogique quand on pense qu'il n'approuvait pas un gouvernement duquel, par sa fonction d'ambassadeur il relevait entièrement.

Et voilà.

***

La Société du Parler français au Canada vient de publier le premier numéro d'un *Bulletin* qui sera tout à la dévotion de la langue française. Pareille publication a sa place en notre pays où nous négligeons trop malheureusement les règles de la grammaire et de l'Académie.

Dans les circulaires qui accompagnent le *Bulletin*, on annonce qu'il y aura, dans cette association des membres actifs et des membres adhérents, puis, cette phrase : "les dames seront admises comme membres adhérents."

Et pourquoi pas aussi comme membres actifs, s'il vous plaît !

M'est avis que s'il est une association où les femmes ont droit au premier rang, c'est bien dans celle-ci. "A tous égards," diront quelques malins, et je répéterai après eux : à tous égards.

En effet, si, la langue nous est si grandement indispensable, il importe que nous sachions bien la parler, mais, ce n'est pas là l'unique raison. Qui enseigne la langue française aux générations canadiennes-françaises ? La femme, d'abord, et quand elle parlera l'anglais, il en sera fait du "doulx parler de France." Voyez un Canadien épousant une Anglaise : les enfants parlent l'idiome maternel, tandis que l'on remarque encore, au pays, tant de familles portant un nom anglais et parlant cependant le français beaucoup mieux que l'anglais. Pourquoi ? parce que la mère est canadienne-française.

Voilà pour les femmes mariées. Parmi celles qui ne le sont pas, il y a une foule d'institutrices, de gouvernantes, de professeurs féminins. Cette phalange est encore plus nombreuse que celle des instituteurs. Il y donc plus de femmes enseignant la langue française que d'hommes. Et les femmes ne seraient que tolérées dans une association où elles devraient être les premières appelées dans l'intérêt de la nationalité ? Merci.

Quand les femmes seront membres *actifs* de la Société du Parler Français au Canada, j'aurai infiniment de joie à souscrire humblement ma cotisation annuelle.

***

Une feuille nouvelle en ce moment où il y en a tant qui tombent ! Bienvenue au *Rappel*. "Le Canada aux Canadiens," voilà sa devise. Elle est belle et je n'en voudrais pas d'autre au frontispice de nos monuments.

Le Canada aux Canadiens ! c'est-à dire à tous les bons patriotes et à tous les hommes de cœur sans distinction de parti.

Une jeune et vaillante petite confrère, "Gilberte", a été chargée de la partie féminine du journal. Je félicite les directeurs de leur choix, et je souhaite à ma collègue le courage qui lui est nécessaire pour dire la vérité rien que la vérité, et la persévérance qui lui faut pour mener jusqu'au bout l'œuvre de faire le bien en dépit du mal.

***

Gyp, l'étincelant auteur que nous connaissons, consacre dans *La Croix* de Paris un très élogieux article à Sir Wilfrid Laurier.

J'en reproduis quelques extraits :

"D'un abord charmant, d'un esprit chercheur et toujours attentif, Sir Wilfrid Laurier accueille, il observe, il questionne, il raisonne.

"Et toujours il a le même objet en vue : son Canada.

"Entre deux trains il se rend à Lille : c'est pour visiter l'exposition, non pas les attractions, mais les machines et les produits. Puis il court les grandes usines, il étudie, il s'instruit et... recommande son pays.

"Son pays ! C'est sa continuelle pensée il signale ses productions, il fait presque l'article ; il indique aux industriels quelles matières premières ils peuvent se procurer à bon compte au Canada, quels débouchés ils y trouveront pour les objets fabriqués. Entre temps, il pose les jalons d'une grande ligne de paquebots qui relierait sa patrie à la mère-patrie.

"Et si dans les banquets, les hasards du toast l'entraînent sur le terrain de la politique, c'est pour parler avec un amour débordant de la belle et royale liberté qui règne sur son pays . ."

Ces lignes réjouiront le cœur de tout bon Canadien, car, de toutes les qualités et les vertus qu'on reconnaît à notre chef distingué, j'estime qu'il n'en est aucune qui lui fasse plus d'honneur et qui nous soit plus sensible que celle d être, avant tout et par-dessus tout, loyal et fidèle à sa patrie.

FRANÇOISE.

Cuisine facile

Potage aux navets et au lait.—Faites cuire des navets dans de l'eau et du sel ; ôtez l'eau, écrasez vos navets en purée, mettez du lait. Salez et poivrez avec du poivre blanc.

Epaule de mouton farcie et rôtie.—Désosser, assaisonner l'intérieur d'une épaule de sel et poivre. Farcir avec une farce composée de chair de porc et de veau hachée et de lard gras. Assaisonner. La rouler, la ficeler. Mettre au fond de votre casserole quelques lardons, un peu de bonne graisse, carottes, oignons émincés, gousse d'ail au goût, y placer votre épaule, mouiller avec deux verres d'eau. Laisser colorer, ajouter à mi-hauteur environ trois-quarts de chopine d'eau bouillante salée, une demi-cuillerée à café d'extrait de viande, deux tomates. Cuire pendant quatre ou cinq heures, retourner votre épaule, au moment de servir, dégraissez le jus.

Poires au riz.— Coupez les poires par quartiers et faites-les cuire dans un sirop de sucre, auquel vous aurez ajouté un peu de rhum. Faites blanchir d'une part du riz et ajoutez la valeur de 1 pinte de lait sucré, aromatisé de vanille. Liez le tout avec un ou deux jaunes d'œufs et du beurre, dressez en pyramide sur un plat, en garnissant avec les quartiers de poires.

L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.